

Éloge du roman ou l'écume de l'existence

Marc Chabot

Number 757, June 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66554ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (2012). Éloge du roman ou l'écume de l'existence. *Relations*, (757), 33–35.

Éloge du roman ou l'écume de l'existence

Le roman repose de la pesanteur du réel. Et par là ouvre des brèches. Il est un chemin d'humanité.

MARC CHABOT

En 1995, Azar Nafisi¹ démissionne de son poste d'enseignante à l'Université de Téhéran. Une démission plus ou moins obligée par les autorités iraniennes. Elle y enseignait la littérature étrangère, surtout les littératures anglaise et américaine. Des auteurs qui, au premier coup d'œil, n'ont rien de trop séditieux: Vladimir Nabokov, Henry James, Scott Fitzgerald ou Jane Austen. Après son départ, elle décide d'organiser chez elle des rencontres littéraires – clandestines – avec sept de ses meilleures étudiantes. Des femmes qui lisent des livres, des femmes qui apprennent lentement le goût de la liberté dans des œuvres qui ne sont pas nécessairement des œuvres politiques. À Téhéran, il faut encore se cacher pour lire, pour penser, pour discuter. Elles se réunissent tous les jeudis autour d'un certain nombre de livres et discutent de littérature. De tels clubs de lecture existent aussi au Québec – clandestinité en moins. J'en connais à Gaspé, à Rimouski, à Lévis, à Sherbrooke, à Drummondville. On choisit une œuvre, on se fixe un objectif, on se rencontre pour en discuter, partager, approfondir, mieux la saisir et aussi pour sortir de sa solitude.

Toute œuvre, on l'oublie trop souvent, est faite pour être partagée. Toute œuvre est une invitation au partage et à la réflexion.

Le roman n'a pas été inventé pour permettre à des professeurs d'imposer des travaux à des élèves. Il naît de notre désir et de notre plaisir de se faire raconter une histoire. Il est là comme un témoignage. L'histoire d'une vie particulière. L'histoire d'un homme, d'une femme, d'un enfant, dans une société spécifique. Ce personnage (fictif ou non) est aux prises avec un problème à résoudre. Il veut quitter son mari ou sa femme, il veut changer sa vie, il n'aime pas sa vie, il est en amour, il cherche du sens à ce monde, il cherche du sens à cette vie. Il ne sait plus vivre. Il a une enquête policière sur les bras. La guerre fait rage autour de lui et il veut autre chose. Il vient de commettre l'adultère. Il cherche la clé du bonheur. Il est à la dérive.

1. Auteure de *Lire Lolita à Téhéran*, Paris, 10/18, 2006 et *Mémoires capitives*, Paris, 10/18, 2011.

On observe toujours, dans un roman, la naissance d'un «je» particulier, un événement qui ébranle la tranquillité des jours, un grand malheur ou un grand bonheur. Mais, surtout, ce particulier qui se raconte. Le roman est un monde d'écriture qui concrétise, rend vivant les grands concepts donnant du sens à l'existence humaine. C'est souvent la démonstration d'une crise existentielle.

Il n'y a peut-être pas tant de différences qu'on le dit entre la philosophie et la littérature. La première tente d'approfondir un problème en partant du concept lui-même. Elle travaille des généralités. Qu'est-ce que la souffrance? Qu'est-ce que la solitude? Qu'est-ce que l'amour? Le roman s'empare d'une idée philosophique et la dépose dans un être particulier. Il fait vivre le concept dans un être. Les généralités peuvent venir mais plus tard. C'est un personnage qui me parle. C'est un humain qui vit et qui se débat avec la vie.

Pascal Quignard dit dans un entretien récent: «J'appelle roman la narration qui n'argumente pas.» Une autre manière de distinguer le roman de la philosophie, de la psychologie ou même de la psychanalyse.

Chaque roman a sa vie. Chaque personnage raconte ses aventures. Mais il y a un lecteur, une lectrice, il y a un contexte de lecture aussi. On ne peut pas lire de la même manière *Lolita* de Nabokov lors-

qu'on habite Téhéran et que le livre est considéré comme un danger public par les autorités politiques. Il y a le livre, il y a les lecteurs, il y a une société politique, il y a des hommes et des femmes, il y a le besoin de solitude, il y a le besoin de partager.

Je me souviens, en 1969, alors que je venais d'entrer au cégep, nous vendions sous le manteau *La Scouine* d'Albert Laberge. Le roman prenait de la valeur parce qu'il était interdit. Je possède d'ailleurs cette édition brochée. Couverture grise sans titre ni nom d'auteur. Une estampe seulement. «Distribution Brochu, 662, 5^e rue, Shawinigan, Québec» et un numéro de téléphone. Cette Scouine venait faire la preuve qu'il n'y avait pas que le roman de la terre. Cette Scouine tentait de vivre sa vie malgré la pauvreté, le harcèlement, l'alcool et la grande misère.

SE REPOSER DU RÉEL

Il y a bien des raisons de faire l'éloge du roman, mais je dirais que la raison première est dans l'acte de solitude de la lecture. On quitte la réalité pour entrer dans une fiction. On quitte la réalité pour mieux comprendre la réalité. Pour

L'auteur est écrivain

Tout se passe dans le silence et la solitude de la lecture. Mais il y a plus que la solitude. Il y a plus que la lecture. Il y a ce moment unique de la vie qui s'appelle une rencontre.



Lino, *La machine*, 2009,
collage et acrylique sur papier

vivre avec quelqu'un d'autre. Tout se passe dans le silence et la solitude de la lecture. Mais il y a plus que la solitude. Il y a plus que la lecture. Il y a ce moment unique de la vie qui s'appelle une rencontre.

Je ne peux pas oublier Roquentin dans *La nausée* de Jean-Paul Sartre, je ne peux pas oublier Abel Beauchemin qu'on retrouve dans plusieurs romans de Victor-Lévy Beaulieu. Je ne peux pas oublier Don Quichotte. La liste est infinie maintenant. On apprend à vivre en lisant, en fréquentant des personnages. Il n'y a pas que la littérature, mais il y a la littérature. On devrait s'en rappeler.

Depuis quelques mois, je vis avec Wallender, cet inspecteur suédois inventé par Henning Mankell. Je suis dans *L'homme inquiet*, dernier de la série policière. Wallender vient de s'acheter une maison, il est vieux, il doit maintenant surveiller son diabète, il s'est aussi procuré un chien. Sa fille Linda vient de le faire grand-père. Il pense à sa vie. Il est aux prises avec une enquête complexe, ce sera la dernière, il s'en doute. Le beau-père de Linda est disparu. Il était allé faire sa balade à pied comme tous les jours et il n'est pas revenu. Wallender vient de fouiller son bureau. L'homme rangeait tout méticuleusement. « On a tous une

méthode, une forme de système, un style, quand il s'agit de ranger nos affaires, nos papiers en particulier, bref, tout ce que nous laissons dans notre sillage – l'écume de l'existence, comme le disait un commissaire que j'ai connu autrefois. » Oui, « l'écume de l'existence ». Wallender nous ressemble. Il a son humanité. Il regarde le monde, parfois il s'en attriste, parfois il s'en réjouit. Il va dans la vie exactement comme nous. Je m'en fous qu'il n'existe pas. Il a parfois tellement plus d'existence qu'un vivant. Je vis avec lui depuis plusieurs livres. L'homme est attachant. Il regarde le monde. Il observe l'humanité. Il a ses tendresses pour de toutes petites choses de la vie. Il aime le café et les sandwiches. Il prend des notes dans un petit carnet. Il a du mal à s'endormir parce qu'il repense à sa journée. Il passe et repasse dans sa tête les conversations du jour. Il se demande s'il a bien compris ce qu'on tentait de lui dire. Il se demande si ce qui est dit frôle la vérité ou le mensonge.

Un jour que j'étais dans mon bureau au cégep, des élèves m'avaient demandé très sérieusement : quand peut-on dire qu'un roman est bon ? Ma réponse était venue très rapidement : quand on oublie que l'on est en train de lire. Je le pense encore. Je le pense toujours. J'ai besoin des

romans. J'ai besoin qu'on me raconte des histoires. Je ne me satisfais pas des séries télévisées. On y passe trop souvent à côté de l'humanité des personnages. Pas toujours, mais il faut faire court, efficace, il faut faire avec le temps qui reste avant le commanditaire. Tristesse et désolation.

J'aime qu'un personnage me raconte qu'il n'aime pas tellement sa vie, qu'il avait rêvé d'autre chose pour lui et pour les autres. J'aime qu'un personnage me raconte ses troubles, ses questionnements, son bonheur d'être et le malheur d'être aussi. J'aime quand un personnage narre la difficulté d'être. Quand il repense à ce qu'il a aimé, quand il voit venir de meilleurs jours, la fin de la tristesse et qu'il se remet du côté de l'espoir même lorsque le désespoir et le cynisme sont à la mode.

Le roman me repose du réel. Le roman permet de recomposer le réel aussi. Oui, il y a une fuite, oui, il y a l'éloignement de la réalité. Mais pourquoi faudrait-il toujours être dans la pesanteur du réel? Pourquoi ne pas se permettre d'aller ailleurs, de vivre une autre vie, de repenser la vie avec quelqu'un d'autre? J'aime qu'on ne soit pas obligé de me dire: voici un témoignage, voici le récit pur et vrai de ma vie. Quand on passe par un personnage, c'est de l'intimité discrète, de l'intimité qui n'est pas une confession, un aveu. J'ai besoin de la fiction, de cette fuite loin de la réalité.

Il n'y a rien de plus humain que l'imagination. Il n'y a rien de plus humain que ce rapport à l'histoire. «Aimer quelqu'un c'est reconnaître, valoriser, activer ses histoires», écrit Nancy Huston. Elle a bien raison. Nous sommes tous plusieurs histoires qui ont besoin de valorisation. En lisant des romans, on apprend justement à valoriser l'histoire d'un être particulier. J'écoute attentivement l'histoire des humains, j'écoute la défense de leur histoire.

REFAIRE LE MONDE

Le roman fonde l'individu. Il l'invente. Chaque roman est un regard particulier sur le monde. Chaque roman recommande le monde. Un individu vient à nous et se raconte. Il

réfléchit devant nous et espère vivre en amour, trouver un emploi. Il espère que le mieux viendra pour sa famille. Il vient nous dire ce qui obstrue son rêve, ce qui ne va pas dans son entourage, il vient placer une demande de reconnaissance.

L'histoire du bonheur est dans les romans. L'histoire de l'espoir est dans les romans. Le monde se refait ou s'explique à partir d'un individu. C'est cette entrée dans l'intimité qui fait la force du roman. Les grandes idées sont faites pour être vécues, mais elles n'ont aucune chance de vivre si elles ne s'incarnent pas dans un être particulier. Une petite fille rêve d'être un garçon, un homme s'ennuie de la chevalerie, un autre pense qu'il n'aurait pas dû tuer cette femme qu'il aimait. Un autre encore enlève une jeune fille, veut l'amener au bonheur et rate sa vie du même coup.

Il y a cette demande de reconnaissance, mais il y a aussi ce lien qui se crée entre le personnage et moi. Je ne suis qu'un pauvre lecteur à l'autre bout du monde. Je découvre les rues de Montréal, de Paris, d'Istanbul, de Londres. Je suis dans un avion avec cette femme qui vient de quitter son amant. Je suis avec cette femme qui aime encore mais qui ne sait plus ce qu'elle doit faire de sa vie, qui retourne à sa solitude, qui regarde les hommes maintenant sans rien désirer. Je suis ce père qui cherche sa fille un peu partout dans une ville qu'il ne connaît pas. Je suis un lecteur et j'apprends sur la diversité, la différence, le bonheur et la tristesse de la vie.

Mille regards, mille vies. Faire l'éloge du roman, c'est faire l'éloge de nos existences. Il y a là bien plus qu'un simple divertissement. C'est de la philosophie en action. De la théorie qui vient se casser les dents sur le réel. Mais il y a toujours la beauté de l'existence, la beauté des êtres, la beauté des mots, la puissance de la langue et l'impossibilité de se dire sans les autres. ●

Il n'y a rien de plus humain que ce rapport à l'histoire. «Aimer quelqu'un c'est reconnaître, valoriser, activer ses histoires», écrit Nancy Huston. Elle a bien raison. Nous sommes tous plusieurs histoires qui ont besoin de valorisation.

Notre prochain numéro sur
l'écologie

*La spiritualité
en dialogue
avec la culture
contemporaine*

(418) 653-6353
cahiersi@centremanse.org
www.centremanse.org

Cahiers
de spiritualité
ignatienne

3 numéros par an